

Le regard de Béreugère répondait :
 — Je ne comprends pas votre colère et je ne m'explique pas vos reproches. . . . Je n'ai manqué à rien de ce que j'ai promis. . . .
 Et ce regard était triste. . . .
 Dans ce regard aussi, un reproche. . . . à Valentin. . . . celui de n'avoir pas cru à son amour. . . .
 Voilà pourquoi le jeune homme était si troublé.
 Il se retourna vers les deux femmes et longtemps les suivit des yeux.
 Elles marchaient lentement.
 Elles ne causaient plus, maintenant.
 La démarche de Béreugère semblait alourdie.
 Et elle baissait un peu la tête. . . .
 Valentin souffrait beaucoup, irrésolu, ne sachant quel parti prendre.
 Le lendemain et les jours suivants, il passa rue du Châtelet. Mais il ne vit personne.
 Ce fut au bout de huit jours seulement qu'il aperçut Clotilde et Béreugère.
 La porte de l'hôtel s'était ouverte à deux battants pour laisser passer la voiture qui sortit de la ville et prit la route de Vilvaudran.
 Quand la voiture eut disparu, Valentin avisa le domestique qui fermait la porte.
 Il le connaissait.
 Le domestique le salua.
 — J'arrive trop tard, il me semble ?
 — Oui, M. d'Hautefort est au parquet. Quant à madame et à mademoiselle. . . elles viennent de partir pour Vilvaudran. . . .
 — Elles reviendront aujourd'hui ?
 — Assurément. Madame et mademoiselle vont au cimetière faire comme tous les mois leur visite à la tombe de Pierre Jourdan, l'ami d'enfance de mademoiselle.
 — Ah ! tous les mois ?
 — Oui, monsieur. . . . Si M. de Séverac veut revenir ce soir ?
 — Non. . . . pas ce soir. . . . je n'aurai pas le temps.
 — Devrai-je dire à M. d'Hautefort que monsieur est venu ?
 — A personne. . . . c'est inutile.
 — Bien, monsieur. Il sera fait comme monsieur le désire.
 — Au cimetière ! se disait-il, en se retirant.
 Était-ce l'amitié seulement qui l'y poussait ?
 Ah ! s'il avait pu l'y surprendre, sans être vu ! Il aurait peut-être jugé, sur le visage de la jeune fille, de ce qui se passait dans son cœur.
 Mais arriverait-il avant elles ? Aussitôt qu'elles ?
 Et une fois arrivé, comment ferait-il ?
 Il revint chez lui en toute hâte, monta à cheval et partit au galop pour Vilvaudran.
 Il laissa son cheval à l'auberge.
 Il demanda à l'aubergiste :
 — Avez-vous vu passer Mme d'Hautefort et sa fille ?
 — Oui.
 Elles sont allées au cimetière ?
 — Pas encore. Elles se sont rendues directement au château, comme elles font quelquefois. Ce n'est sans doute qu'en retournant à Orléans qu'elles s'arrêteront au cimetière.
 — J'ai le temps, se dit-il.
 Et il traversa le village à pied.
 Le cimetière était en dehors, à cent mètres environ des dernières maisons, entouré d'un mur qui tombait en ruines sur certains points.
 Cela formait des brèches par lesquelles il pouvait entrer et sortir à volonté et d'où il pouvait, dans tous les cas, regarder sans être vu.
 Point de monuments dans le cimetière.
 A peine, de-ci de-là, quelques pierres tumulaires.
 Des sapins à profusion, droits et tristes, ombrageaient les tombes.
 Où était, parmi celles-ci, la place de Pierre Jourdan ?
 Il ne le savait.
 Il attendit, guettant la route qui mène au château.
 Un soleil superbe faisait éclater la blancheur poudreuse de la route.
 La nature était appesantie, comme mourante.
 Les oiseaux ne chantaient pas.
 Et pas un souffle d'air ne faisait onduler autour de lui les moissons presque mûres.
 Tout à coup, dans le lointain, un nuage de poussière.
 C'est la voiture, sans doute !
 Le nuage se rapproche, et il ne se trompe pas.
 C'est la voiture de Mme d'Hautefort.
 Clotilde et Béreugère entreront par la grille.
 Il se dissimule derrière le mur et reste attentif.
 La voiture s'arrête devant la grille.
 Clotilde en descend la première.
 Puis, c'est Béreugère. Et celle-ci tient à la main un bouquet.

Elles entrent. Elles avancent lentement, recueillies, sous les sapins, entre les rangées de tombes.
 Elles vont là-bas, tout au bout du cimetière, vers l'endroit où le mur écroulé laisse apercevoir un coin de la campagne ensoleillée.
 C'est là que se cache Valentin.
 Il les suit du regard. Il ne perd aucun de leurs mouvements.
 Mais c'est Béreugère surtout qu'il examine.
 Elles viennent d'arriver auprès d'une tombe très simple.
 Sur la tombe, une croix de marbre portant une inscription.
 Et autour des bras, suspendues des couronnes.
 Des fleurs sont plantées de chaque côté de la tombe, aussi. . . .
 Et dans un vase, au pied de la croix, Béreugère place le bouquet.
 Puis elle s'agenouille avec sa mère.
 Et toutes deux, ayant fait le signe de la croix, se mettent à prier longuement.
 Les lèvres de Béreugère ne murmurent aucune parole. Elle prie mentalement.
 Et lui, les yeux ardemment fixés sur elle, cherche à deviner la pensée de la jeune fille.
 Prie-t-elle pour celui qu'elle a aimé d'amitié ?
 Prie-t-elle pour celui qu'elle a aimé d'amour ?
 Ce visage laissera-t-il enfin deviner le secret de l'âme ?
 Elle est pâle. . . . et pourtant, il semble à Valentin qu'elle est moins fatiguée qu'autrefois, six mois auparavant.
 Seulement, en elle, toujours un grand air d'abattement.
 Et ses yeux humides, au souvenir de celui qui n'est plus, laissent échapper des larmes.
 Pleure-t-elle sur son amour ?
 Et quelque chose d'aigu traverse le cœur de Valentin.
 Le soupçon jaloux, toujours.
 Béreugère et Clotilde restent longtemps agenouillées.
 Il semble à Valentin qu'elles ne peuvent s'éloigner de cette tombe.
 En vain il se dit que les regrets qu'elles manifestent sont bien naturels, puisque Pierre Jourdan les a sauvées toutes d'eux et qu'il est mort pour elles.
 La jalousie est la plus forte.
 Il ne voit pas, en Béreugère, de regrets pour ce dévouement héroïque, de reconnaissance pour cette mort, il ne voit que des larmes versées sur l'amour perdu.
 Enfin elle s'arrache à cette tombe.
 Elle a fini de prier.
 Elle se relève en faisant le signe de la croix.
 Elle s'éloigne à pas lents, comme à regret, mais elle tourne la tête à chaque pas.
 Elle monte en voiture.
 Et avant qu'elle ne disparaisse derrière le mur qui clôt le cimetière, Valentin a encore le temps de la voir qui s'essuie les yeux.
 Et il part de là, une rage dans le cœur.
 Elle l'aimait ! . . .
 Des jours se passent encore.
 Il est malheureux. Jadis, du moins, quand il traversait les situations terribles que nous avons racontées, il avait pour le consoler, le soutenir, l'amour de Béreugère.
 Car, en ce temps là, il se croyait aimé.
 Maintenant, il ne lui restait plus rien de cet amour.
 C'était sa conviction
 Pourtant, il reçut à quelques jours de là une lettre de Daniel qui lui disait :
 " Mon cher enfant, puisque vous êtes de retour à Orléans, comment se fait-il que vous ne veniez pas nous voir. A quelles préoccupations obéissez-vous en négligeant ainsi, comme de parti pris, ceux qui vous aiment le plus ? "
 Il ne répondit pas tout de suite à cette lettre.
 Se rendrait-il à cette invitation ?
 N'était-ce pas courir au-devant d'une nouvelle douleur ?
 Mais pouvait-il refuser ?
 En somme, il n'avait pas revu Béreugère depuis longtemps.
 Il voulait avoir une explication avec elle.
 Il se rendit rue du Châtelet, un soir.
 Daniel, Clotilde et Béreugère étaient au salon. Aucun d'eux ne parut surpris de l'arrivée de Valentin.
 Celui-ci s'était dit :
 — Mon entrée produira sans doute une émotion. . . . du trouble. . . . de la gêne. . . .
 Et au contraire, ceux qui étaient là, l'accueillirent comme s'il était venu la veille, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.
 Si Valentin avait été plus calme, il se serait dit qu'il n'y avait qu'en son cœur seulement que grondait l'orage et que l'affection qu'il avait toujours rencontrée dans cette famille n'avait en rien changé.